

L'HÉRITAGE

L'histoire de Florence a été marquée, comme pour toutes les autres villes communales italiennes, par des luttes passionnées entre factions politiques. Face à une aristocratie foncière qui s'est insérée en ville s'est dressé le « popolo », composé principalement de commerçants internationaux et régionaux, voire locaux, et de chefs d'atelier. Le premier « popolo » ne parvint pas à s'imposer en 1250 ; le second finit par l'emporter en 1267 et organisa, en 1282, un régime républicain, démocratique théoriquement, appuyé sur les douze « arts majeurs », c'est-à-dire les organisations corporatives regroupant l'aristocratie marchande et intellectuelle de la cité. Douze « prieurs » étaient élus et un gonfalonier de justice était censé jouer le rôle de chef de la république. Contre les « magnats » avaient été prises les « Ordonnances de justice » en 1293, qui étaient censées les éliminer de toute charge publique ; il leur était interdit de porter des armes, de faire figurer sur les portes de leurs palais, surmontés de tours, leurs armoiries et de rassembler des clientèles d'amis et de dépendants. Ceux, qui étaient désignés par ce terme, d'ailleurs non défini dans les ordonnances, n'étaient plus que des citoyens de second rang, soumis à diverses impositions. S'était alors ouverte à Florence une chasse aux « grands », que les textes des chroniqueurs contemporains appelaient de manière diverse, *potentes*, *nobiles*, *casatici*, *parentati* barons ou comtes. Il suffisait d'avoir eu dans ses ancêtres des chevaliers pour y être confondus et de simples dénonciations suffisaient à vous rendre suspects.

Les « Ordonnances de Justice » n'ont pas empêché certaines familles nobles, regroupées en *consorterie*, de traverser les bourrasques qu'elles avaient pu provoquer. Certaines ont disparu, d'autres encore ont changé de nom. L'image des Tornaquinci est bien connue, dont

l'unité se déchire, laissant apparaître des groupes séparés et l'un des survivants en vient à adopter un nouveau nom, Tornabuoni, que nous retrouverons au temps du principat des Médicis dans leur clientèle. Toujours est-il que l'onomastique florentine de la fin du XIII^e et du début du XIV^e siècle a connu de la sorte un certain bouleversement. Mais, dans ce jeu des grandes familles de l'époque, aucun chroniqueur n'a cru bon de retenir le nom des Médicis.

La conjoncture du XIV^e siècle, autant économique que politique, a été difficile à Florence. Les grandes sociétés commerciales et bancaires ont été particulièrement frappées par une série de faillites dès le début des années 1300, mais surtout dans les années 1340, où les grandes compagnies des Bardi, Peruzzi ou Acciaiuoli ont été victimes de krachs retentissants. Il en résultera une reconstruction lente et une nouvelle organisation des associations bancaires et commerciales. Sur le plan politique, le parti « guelfe », qui, après 1280; était théoriquement le seul admis dans le jeu des partis, s'est rapidement scindé en deux, avec l'opposition entre Blancs et Noirs, qui ont pris la succession des guelfes et des gibelins anciens. Le symbole le plus retentissant des exilés et bannissements qui se sont multipliés au gré des jeux politiques a été celui du grand poète Dante, qui a dû quitter Florence et ne cessera de remâcher son dépit à l'égard de ses ennemis politiques. Si l'image de Dante en est la mieux connue, l'action politique menée par les dirigeants de la ville, qui s'était alors dotée d'une nouvelle enceinte depuis 1284, poussait à éliminer de la ville ceux qui étaient soupçonnés de faire partie de la faction adverse, mais ceux-ci, dès lors, méditaient de prendre leur revanche et de revenir en vainqueurs. Pas plus que les Médicis ne sont apparus dans les grandes faillites qui ont ébranlé le capital florentin, pas plus qu'ils ne font partie des nouvelles compagnies de la seconde moitié du XIV^e siècle, ils ne sont pas nommés dans les bannissements qui frappèrent nombre d'acteurs politiques. Il faut attendre 1378 et la révolte des *Ciompi* pour trouver enfin un Médicis comme gonfalonier de justice, donc un personnage qui se trouvait occuper un poste majeur au sein du gouvernement florentin. C'est au début du XV^e siècle que la banque Médicis apparaît comme l'un des acteurs économiques majeurs de l'économie de la ville.

1. LA FAMILLE MÉDICIS

ET SON ASCENSION

La famille Médicis provenait de la région rurale du Mugello, c'est-à-dire une région au nord-ouest de la ville, correspondant à la haute vallée de la Sieve, affluent de la rive droite de l'Arno, dominée par les sommets de la montagne apennine, 1 700 mètres au Falterone et 1 000 mètres au Montegiovi. Riche région rurale, de nombreux villages y abritaient une population de paysans soumis à des seigneurs, les familles Ubaldini, Conti et Médicis. Sur les premiers Médicis connus, les légendes ne manquent pas ; l'ancêtre de la famille aurait été un fabricant de charbon de bois, dont le fils serait devenu médecin, d'où leur nom de famille et leurs armoiries, six « tourteaux » héraldiques, symbole de pilules et de ventouses. À côté de cette légende, une autre, épique, voyait dans leurs ancêtres un Averardo, qui aurait affronté à l'époque de Charlemagne le géant Mugello à l'entrée des gorges de la Sieve et l'aurait mis à mort. Le géant, avant de mourir, aurait frappé avec sa masse d'arme le bouclier d'Averardo, qui portait six balles de fer, lesquelles seraient devenues les bandes héraldiques des armoiries médicéennes. Une telle légende apportait à la famille l'aura glorieuse qui en faisait une famille nobiliaire.

Les Médicis ne sont pas apparus à Florence avant 1201. Chiarissimo, fils aîné de Giambuono, était alors membre du Conseil de la Commune. Propriétaire foncier venu en ville, il s'était établi à proximité du Vieux Marché. Il faut attendre 1251 pour que soit nommé un Giovanni Médicis comme participant à des opérations militaires pour la Commune. En 1291, Ardingo, fils de Buonagiunta, figure comme prieur et, en 1296-97, remplit les fonctions de gonfalonier de justice. Son frère, Guccio, est lui aussi gonfalonier de justice en 1299. Un autre

Médicis, Averardo, est appelé comme gonfalonier de justice en 1314. Un Giovanni de Médicis est à la tête des troupes florentines qui occupent Lucques, passée sous domination pisane en 1341, mais d'où elles sont chassées l'année suivante. Il paie cet échec de sa mise à mort, due alors au Seigneur de Florence, mais son frère, Francisco, le venge en contribuant à la chute du Seigneur. Ces diverses charges politiques exercées par les Médicis montrent qu'ils étaient inscrits dans l'un des « arts majeurs », l'*arte del cambio* (change), qu'ils faisaient d'autre part partie de la faction des « popolani », qui devaient affronter celle des aristocrates, lesquels avaient réussi à se lisser au sein des « arts majeurs », structure essentielle du régime politique depuis 1282. Salvestro ne fera que prolonger leur position politique en ville lors de la révolte des *Ciampi*¹.

Si les Médicis participaient à la vie politique florentine, ils ne présentaient encore qu'un état de fortune d'un niveau moyen. Là où en 1364, pour un emprunt forcé, les Strozzi sont taxés à 2 062 florins, eux n'en devaient payer que 304. Ils ne pouvaient donc compter parmi les familles riches auxquelles il était fait appel pour participer aux grandes charges publiques. Par ailleurs, contrairement à d'autres grandes familles, comme les Strozzi, les Médicis en tant que *consorteria* manquaient de cohésion et se querellaient entre eux. Entre 1343 et 1360, cinq Médicis sont condamnés à mort, sans compter ceux qui sont frappés de bannissement. Il est significatif que ne subsistaient en ville, en 1400, que les fils de Vieri et d'Averardo de' Bicci. Cette situation, qui résultait de l'échec de Salvestro lors de la révolte des *Ciampi*, s'expliquait en partie par l'héritage d'Averardo, mort de la peste en 1363. Il avait laissé cinq fils pour se partager des biens modestes. Il avait alors fallu rendre à leur mère, Giacoma Spini, sa dot, soit 800 florins et affecter 50 livres d'argent à des fondations pieuses en compensation des gains dus à des opérations frauduleuses, selon les volontés testamentaires d'Averardo. Deux des cinq fils, Francesco et Giovanni, dits tous deux de' Bicci, se mettaient alors au service de leur cousin Vieri, fils de Cambio Médicis. Ce Vieri était le cousin

1. J.R. HALE, *Il tumulto dei Ciampi. Un momento di storia fiorentina ed europea*, Florence, 1981.

germain de Salvestro et s'était vu honoré de la dignité de chevalier, le 20 juillet 1378, aux côtés de 67 autres citoyens florentins. Il s'était inscrit à l'« arte » des changeurs depuis 1348 et s'occupait particulièrement de trafic commercial depuis Pise. Il avait un associé, Giacomo Venturi, à qui il délégua une branche de son entreprise à Venise. À partir de 1382, son cousin, Francesco, puis en 1385, le cousin de celui-ci, Giovanni, entrent dans l'entreprise comme associés. C'est ce Giovanni qui est connu sous le nom de Giovanni de' Bicci, qui devient directeur salarié de la succursale de la compagnie ouverte à Rome. Il épouse une riche héritière de la société florentine, Piccarda Bueri, dont la dot de 1 500 florins est investie dans la compagnie en 1385. Avec Vieri, il est ainsi l'associé majoritaire de la branche romaine.

En 1393, Vieri, alors âgé de 70 ans, malade, se retire des affaires. Son mariage, tardif, lui a donné deux enfants, en bas âge lors de son départ. Dès lors, il vend sa part du capital de la compagnie à ses parents et associés. Ce sont les deux enfants d'Averardo qui en sont les bénéficiaires et qui prennent la direction de l'entreprise. Francesco et son fils prénommé Averardo, comme le grand père, poursuivent les affaires dans le domaine du commerce et du change, à Florence, Rome, Barcelone ou Valence en Espagne. La mort du petit-fils d'Averardo met fin à l'entreprise.

En revanche, Giovanni de' Bicci sera plus fortuné. Il fait entrer Benedetto de' Bardi dans la branche romaine, avant de transférer le siège à Florence. Il est traditionnel de considérer que naissait alors la grande compagnie Médicis. Le capital est fortement augmenté avec une participation de 5 500 florins pour Giovanni et 2 000 florins pour Benedetto. Un autre associé, G. Buoni, apporte, de son côté, 2 500 florins. Ainsi était rassemblé un capital de 10 000 florins mais vite réduit à 8 000 du fait du retrait de ce dernier. Les résultats ont été excellents, avec des bénéfices de l'ordre de 10 % du capital dès la première année. Si les activités de Giovanni étaient florissantes, il convient d'en voir la cause dans les affaires lucratives héritées à Rome avec la papauté et la Curie et de bons placements dans les affaires commerciales, tant à Florence qu'à Venise. Dès 1402, à Venise, une nouvelle compagnie succède à la filiale ancienne, avec un capital de

8 000 florins, dont mille provenaient de Neri Tornaquinci, le directeur et associé.

Les affaires de Giovanni reposaient à Florence sur l'exportation des étoffes et draps de laine, qu'il achetait à des chefs d'atelier locaux. En 1402, était décidée la création d'une fabrique de draps de laine dont la gestion était confiée à son fils aîné, Cosimo (Côme, le futur Seigneur de la ville), alors âgé de 13 ans. Nous aurons l'occasion d'en parler plus longuement. C'était ainsi un bon moyen de le lancer dans les affaires. La direction de l'atelier revenait, en fait, à un professionnel, Michele Baldo, associé de la compagnie avec un capital de 1 000 florins, alors que Giovanni avait investi dans l'affaire 3 000 florins. En 1408, Giovanni renouvelle le même genre d'affaire en faveur de son second fils, Lorenzo, la fabrique étant alors dirigée par Taddeo di Filippo, Giovanni investissant 4 000 florins.

La firme Médicis a donc grandi en cette fin du Trecento et au début du Quattrocento. Elle a son siège social et deux ateliers à Florence, une branche autonome à Florence et à Rome, des succursales à Naples et Gaète. Son capital initial de 8 000 florins est passé à 20 000, soit 8 000 pour la banque de Florence, 8 000 pour celle de Venise et 4 000 pour celle de Rome. Comparativement aux grandes sociétés de la première moitié du XIV^e siècle, elle utilise un personnel réduit : cinq employés à Florence, quatre à Venise et Rome, quatre à Naples et Gaète. Leur salaire annuel varie, en 1402, de 20 florins pour un débutant à 60, voire 100 pour ceux expérimentés. Un frère de Benedetto de' Bardi touchait 100 florins à Rome et Neri Tornaquinci à Venise 400 mais ce dernier participait au capital et avait sa part des intérêts.

L'évolution du fonctionnement de l'entreprise florentine (structure interne, répartition des bénéfices, dépôts) nous est bien connue pour la période du 1^{er} octobre 1397 au 24 mars 1451 grâce aux trois livres « secrets » de la banque, découverts à l'Archivio di Stato de Florence assez récemment. Entre 1397 et 1420, les bénéfices des six postes de banque et des deux ateliers de laine ont atteint 151 820 florins, dont les $\frac{3}{4}$ sont allés à Giovanni et $\frac{1}{4}$ à Benedetto, chacun des partenaires touchant ce qui lui revenait d'après le montant de son investissement, après déduction des pertes, intérêts répartis aux directeurs

de branches. Si une grande partie des bénéfiques est immédiatement réinvestie, Giovanni, lui, n'oublie pas d'accroître son patrimoine par l'achat d'immeubles à Florence et de biens fonciers dans le Mugello. Les sommes à verser pour les emprunts forcés ne cessent d'augmenter, 14 florins en 1396, 150 florins en 1403, 260 en 1413 et 397 en 1427. Il n'est précédé au « catasto » de 1427 que par Palla Strozzi avec 507 florins et les deux frères Panciatichi avec 636 florins. Les héritiers de Vieri supportaient, eux, une taxe de 348 florins en 1403 et de 395 en 1413.

En 1420, la mort de Benedetto de' Bardi entraîne une transformation de la répartition du capital. Son frère Ilarione lui succède et Giovanni se retire au profit de ses deux fils, Côme et Laurent. Les deux partenaires engagent 8 000 florins. Le capital de 24 000 florins est divisé différemment : 10 500 florins pour la « table de change » de Florence, 6 000 à la banque de Rome et 7 000 à celle de Venise. Les trois directeurs de ces branches y apportent leur participation, 1 500 florins à Rome, 1 000 à Venise, avec un intéressement aux bénéfiques, 1/5 à Florence, 1/4 à Rome et Venise. C'est ainsi un capital de 27 600 florins dont disposait la compagnie Médicis, à quoi il convient d'ajouter 3 600 florins dans les ateliers de laine de Taddeo di Filippo. Les Médicis disposaient au total d'un capital de 31 500 florins. Il n'y a là rien de significatif en comparaison des 103 000 florins des Peruzzi un siècle auparavant. Laurent le Magnifique évaluera sa fortune en 1427, lui l'arrière petit fils de Giovanni, au moment de sa mort, à 180 000 florins en y faisant intervenir les intérêts cumulés¹.

La réussite de Giovanni dans les affaires et l'accroissement de sa fortune l'amènent à s'intéresser aux affaires politiques de la cité. Après l'échec de Salvestro et celui des *Ciompi*, les Médicis ne sont plus guère apparus dans les charges publiques. À partir de 1402, Giovanni est appelé à diverses reprises à exercer les fonctions de prieur au sein de la Seigneurie. Il participe à la politique expansionniste de la ville qui accroît ses possessions dans son *contado* avec l'acquisition de Prato et San Gimignano et surtout de Pise en 1406. Lors des négociations qui

1. R. de ROOVER, *The Rise and Decline of the Medici Bank, 1397-1494*, Cambridge (Mass.), 1963.

L'HÉRITAGE

précèdent l'annexion de Pise, parmi les otages exigés par les Pisans, figure Côme, fils aîné de Giovanni. En 1407, pour l'en récompenser, la Seigneurie lui confie la mission de gouverner Pistoïa, ville sujette. Giovanni avait largement contribué à accroître le territoire dominé par la Seigneurie de Florence à 11 000 km². Face au danger représenté par l'expansion des Visconti milanais et de Venise, Florence pouvait désormais s'estimer assez forte pour participer à la grande politique italienne.